CLASSIQUES FRANÇAIS

DU SOCIALISME

Charles RAPPOPORT

PRÉCIS DU COMMUNISME

suivi de

LE MARXISME EST-IL PÉRIMÉ?

Nouvelle édition revue et corrigée

BUREAU D'ÉDITIONS, PARIS

(LECTURE SUR PLACE)
FLM. 12° 0373
BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1704420

1288214

CLASSIQUES FRANÇAIS DU SOCIALISME

Charles RAPPOPORT

PRÉCIS DU COMMUNISME

suivi de

LE MARXISME EST-IL PÉRIMÉ ?

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Nouvelle édition revue et corrigée

BUREAU D'ÉDITIONS, PARIS
1935

COLLECTION :

Classiques français du socialisme

La collection des *Classiques français du socialisme* englobera une série de petites brochures de Guesde, Lafargue, Jaurès, Vaillant, etc., dont la plupart, épuisées depuis de longues années, sont inaccessibles au grand public.

De brefs commentaires historiques, des index des noms cités, etc., en faciliteront la lecture.

L'édition de ces écrits, dont certains datent d'un demi-siècle, prouvera la vitalité puissante de la pensée socialiste et facilitera le rapprochement fraternel des travailleurs socialistes et communistes qui, rassemblés dans l'action commune, trouveront dans ces vieux textes, combien encore actuels et vivants, la flamme qui les soutiendra dans le bon combat pour la victoire finale du socialisme.

Déjà parus :

PAUL LAFARGUE : *le Droit à la paresse,* Réfutation du *Droit au travail* de 1848 .... 1 »

CHARLES RAPPOPORT : *Précis du communisme,* suivi de : *Le marxisme est-il périmé?* ...... 1 »

A paraître :

JULES GUESDE : *Collectivisme et révolution.*
Le Collectivisme.

JEAN JAURÈS : *Les guerres coloniales.*
Contre la guerre.

PAUL LAFARGUE : *La religion du Capital.*
La charité chrétienne.

EDOUARD VAILLANT : *Le chômage.*

JEAN JAURÈS ET JULES GUESDE : *Deux méthodes.*

JEAN JAURÈS ET PAUL LAFARGUE : *Idéalisme et matérialisme.*

PREFACE A LA QUATRIEME EDITION

Le Précis, *traduit en une dizaine de langues et répandu en France à plusieurs centaines de mille d'exemplaires, a montré son utilité comme brochure de propagande populaire. Un exposé du communisme concentré dans une trentaine de pages ne saurait prétendre ni à être complet, ni à satisfaire à toutes les exigences des lecteurs. Des lacunes et des imperfections sont inévitables. Dans cette nouvelle édition, j'ai tenu compte de quelques justes critiques des camarades. J'en sollicite d'autres.*

Le Précis *ne s'occupe que des* principes généraux *du communisme. Mais le communisme est un mouvement vivant, et les aspects de son action se renouvellent sans cesse.*

Pour que le Précis *soit à jour, j'aurais dû le compléter par trois nouveaux chapitres :*

1. *Le communisme et le fascisme;*
2. *Les résultats de l'édification socialiste en U.R.S.S.;*
3. *Le communisme et la prochaine guerre mondiale.*

Je ne pouvais pas le faire sans bouleverser toute l'économie de ce petit guide à travers le communisme, dont nos militants ont pu et su tirer un certain avantage pour la propagande dans les milieux les plus divers.

Je me borne à résumer ici quelques conclusions concernant les trois problèmes précités : 1. *le fascisme,* 2. *l'expérience soviétique,* 3. *la guerre.*

Le fascisme se répand dans le monde capitaliste comme une véritable peste noire. Il tient dans ses griffes

la pauvre Italie, la malheureuse Espagne, les Balkans, la Hongrie. Il a plus ou moins conquis la Lithuanie et la Pologne. Les conservateurs anglais le cajolent. Les réactionnaires français en rêvent, les nationalistes allemands le revendiquent. D'où vient la force du fascisme ? De ceci : Le capitalisme aux abois jette loin de lui son masque démocratique, *et se défend par* tous *les moyens en allant jusqu'à l'illégalité. Le capitalisme, à sa dernière étape impérialiste, dévoile sa nature intime : il devient banditisme pur et simple. Il retourne à ses origines, à sa période primitive où commerçant, corsaire et pirate ne faisaient qu'un. Les Mussolini et les sous-Mussolini sont les derniers héros de la défense capitaliste* fin de régime. *La lutte entre la violence réactionnaire du fascisme sanguinaire et la violence émancipatrice de la révolution prolétarienne est inévitable. Tout ce qui l'entrave et l'affaiblit est contre-révolutionnaire, réactionnaire.*

L'expérience soviétique !

Plus de onze années se sont écoulées depuis la victoire de la révolution prolétarienne sur un sixième du globe. Son succès a dépassé toutes les espérances. Elle a vaincu ses innombrables ennemis, intérieurs et extérieurs. Elle a triomphé de la famine, des épidémies, de l'anarchie. Elle a relevé un pays laissé en ruines par le tsarisme et par des guerres atroces. Elle a forgé un Parti bolchévik seul et unique dans l'histoire. Elle a forcé ses pires ennemis à reconnaître les Soviets.

Tous les jours la Révolution russe progresse. Elle consacre des milliards à de nouvelles constructions, à de nouvelles entreprises. Elle combat victorieusement l'ignorance et la barbarie anciennes. Elle forme une nouvelle mentalité populaire. Elle accomplit, et au delà, son devoir de solidarité internationale. C'est l'espoir et l'appui de tous les opprimés, de tous les peuples se trouvant encore sous le joug impérialiste. Et, suprême honneur !... elle

suscite toujours la haine féroce du monde capitaliste et de ses soutiens. Le capitalisme recule *politiquement, socialement et intellectuellement. La Révolution, au contraire,* progresse *comme force politique, sociale et intellectuelle. C'est l'avenir.*

La prochaine guerre mondiale!

Elle est devenue inévitable. Le capitalisme, de producteur devenu destructeur, la prépare fébrilement. Sa phraséologie pacifiste est une forme de cette préparation. C'est la machination d'un alibi par un criminel préparant un mauvais coup en même temps que les moyens de défense devant les juges. Le capitalisme, après la dernière guerre, n'a changé ni sa politique, ni ses méthodes de rapine, ni son idéologie de haine et de rivalité. Au contraire, il a bâti une demi-douzaine de traités dits de paix, qui ont balkanisé *l'Europe et l'ont transformée en une immense poudrière prête à sauter à la première occasion Le fascisme se prépare à y mettre le feu. L'Europe s'arme pour la « guerre totale », c'est-à-dire pour la destruction* totale *de toute la population combattante et non combattante: hommes, femmes, enfants — à l'aide des poisons et des bombes aériennes.*

Seul le communisme reste fidèle, en paroles et en actes, à la solidarité internationale et à la résistance par tous *les moyens au carnage mondial qui se prépare, à la défense inconditionnée de l'U.R.S.S., bastion de la révolution mondiale.*

Donc seul le communisme est capable de sauver l'humanité de la ruine matérielle et intellectuelle qui la menace.

Le communisme est le salut du monde !

Charles RAPPOPORT.

Paris, 1929.

PREFACE A LA CINQUIEME EDITION

Nos prévisions de 1929 se sont réalisées et au delà. L'Europe capitaliste se trouve dans les griffes du fascisme ou du préfascisme. Les organisations légales du prolétariat sont partout — sauf en Angleterre, en France et dans quelques petits Etats de l'Europe du Nord — détruites. Le nombre de nos martyrs a augmenté d'une façon effrayante. La classe ouvrière saigne de toutes ses veines.

La guerre, que nous avons déclarée « inévitable », approche à pas de géants, ou, plus exactement, de bottes hitlériennes, ne trouvant en face d'elle que les pygmées de la diplomatie capitaliste avec leurs procédés périmés.

Seule l'U.R.S.S., qui a justifié et surpassé nos espérances, reste le bastion imprenable de la paix mondiale. Pendant ces dernières années l'ancienne Russie agricole, illettrée a cédé la place à une nouvelle Russie industrialisée, instruite et admirablement défendue.

La III^e Internationale a lancé le mot d'ordre salutaire : *front unique de la classe ouvrière, front unique de tous les exploités ! Ce mot d'ordre* d'unité d'action, *question vitale pour le prolétariat, n'a pas été accepté par l'ensemble de la II^e Internationale* participationniste.

Quelques sections seulement, dont la section française, ont adhéré à l'action commune.

Dans cette nouvelle édition nous avons éliminé tout ce qui pouvait contrarier la réalisation de l'unité d'action ouvrière et paysanne.

Dans les conditions historiques actuelles, toute attaque contre l'U.R.S.S. est une agression contre la paix, contre le prolétariat mondial.

Que les véritables amis de la paix se le disent !

Paris, avril 1935.

Charles RAPPOPORT.

PRÉCIS DU COMMUNISME

I

L'HOMME EST UN ETRE SOCIAL

Le plus grand penseur de l'Antiquité, Aristote, a écrit : « L'homme est un animal politique ». La science sociale de notre temps, d'accord avec l'expérience, développe et précise cette vérité en constatant que « l'homme est un être social ». C'est dans la société qu'il apprend à penser, à exprimer sa pensée dans les termes d'un langage connu et à agir sur les forces de la nature. Un homme absolument isolé est un être sans raison, sans moyens d'action sur le monde extérieur.

C'est la société qui, profitant de l'expérience des siècles, met dans les mains de l'homme un outillage perfectionné de production : le feu, les armes tranchantes, la machine à vapeur, l'électricité. Cet outillage bouleverse peu à peu toutes les conditions de la vie et prépare les bases techniques d'une nouvelle société fondée sur la solidarité de tous ses membres.

La conception bourgeoise ignore ou méconnaît cette vérité première et fondamentale. Elle ne connaît et ne reconnaît que l'individu. Elle sacrifie l'intérêt de tous, l'intérêt collectif à l'égoïsme individuel, la majorité des producteurs à la minorité des parasites. Sa devise est : *Laissez-nous faire, laissez-nous passer,* — c'est-à-dire laissez tous les privilèges, tous les avantages à quelques individus favorisés et bien armés pour la lutte en vouant le reste de l'humanité à l'ignorance et à la misère. La

conception bourgeoise sacrifiant la société à l'individu privilégié, est une conception *individualiste* qui viole la loi fondamentale de la vie sociale : la solidarité et la coopération des individus dans la société. Le communisme, qui est basé sur la reconnaissance des intérêts communs à tous les membres de la société, est une conception collectiviste ou sociale, ne sacrifiant ni l'individu à la société, ni la société à l'individu. Le communisme a pour but : l'individu libre dans une société libre, le bien-être de chacun assuré par le bien-être de tous, l'homme normalement développé dans une société bien organisée.

II

NOTRE SOCIETE EST UNE SOCIETE DE CLASSES

La conception bourgeoise vulgaire, ne voyant que l'individu dans la société, ignore ou nie l'évidence, à savoir que toute société se compose de classes. Comme l'homme isolé est impuissant et succombe facilement dans la lutte pour l'existence, il se groupe avec d'autres hommes ayant les mêmes intérêts qui forment ainsi une classe, s'opposant aux autres classes ayant des intérêts contraires. La société antique se composait de maîtres armés et d'esclaves désarmés travaillant, sous le fouet, pour les maîtres. Il y avait aussi des classes intermédiaires. L'esclave était la chose du maître, ne vivait et ne travaillait que pour lui. Le maître disposait de la vie et de la famille de l'esclave. Toute velléité de résistance aux maîtres puissants était cruellement châtiée. Le maître était tout, l'esclave rien.

Le Moyen Age se fonde également sur une domination de classe. La société se compose de la noblesse et du peuple, de paysans serfs. Le serf n'appartient pas corps et âme, au noble, en règle générale. Il peut rache-

ter, par toutes sortes de redevances et de taxes, le droit de travailler pour lui-même. C'est un demi-esclave. Mais, au point de vue juridique, politique et social, le peuple asservi dépend de la classe dominante des nobles qui le juge, le gouverne et le traite en classe sociale inférieure, « taillable et corvéable à merci ».

Des éléments intermédiaires entre ces deux classes, se forme peu à peu une nouvelle classe moyenne : la bourgeoisie des villes qui vit du commerce et de l'industrie. En face de la classe des propriétaires fonciers se dresse une nouvelle classe de propriétaires d'argent, la classe capitaliste.

La découverte de l'Amérique, le développement du commerce par l'extension du marché, d'innombrables inventions mécaniques transformant de fond en comble l'industrie, favorisent et font grandir cette nouvelle classe capitaliste qui finit par déclarer la guerre à la noblesse devenue socialement inutile et s'empare du pouvoir politique. Elle en profite pour dominer et exploiter, à son tour, la classe ouvrière dont le travail l'enrichit.

En résumé, Antiquité, Moyen Age et Société moderne ne représentent que des formes différentes de domination de classe. Voilà pourquoi l'on divise tout naturellement toute l'histoire humaine en trois grandes périodes : société esclavagiste, société féodale et société capitaliste.

III

LE POUVOIR ECONOMIQUE ENTRAINE LE POUVOIR POLITIQUE

La société, pour vivre, a besoin de produire. Pour produire, elle se sert des moyens de production que tout le monde connaît : sol, sous-sol, machines. Ces moyens de production deviennent des moyens de domi-

nation lorsqu'ils ne sont pas à la disposition de la société tout entière, mais sont la propriété privée d'une classe. Ainsi les grands propriétaires du sol, s'emparant du moyen de travail qu'est la terre, en profitent pour exploiter les esclaves d'abord et les serfs ensuite. Le propriétaire foncier dit : « Le sol est à *moi*. Et toi, paysan, tu seras un esclave travaillant pour moi sur *ma terre* ». Le paysan se soumet à la volonté du propriétaire de la terre. Jadis, presque partout, la terre appartenait en commun à ceux qui la cultivaient. Des guerres perpétuelles, des actes de violence directe et systématique, des expulsions en masse par des nobles armés et par leurs gouvernements transformaient pendant des siècles les cultivateurs en prolétaires, c'est-à-dire en hommes qui n'ont pas d'autres moyens d'existence que leur force de travail. Et ils les ont obligés à vendre leurs bras à ceux qui ont volé les instruments de travail. Des propriétés communales furent ainsi transformées, en Angleterre, en grandes propriétés capitalistes. Les terres cultivées devenaient des pâturages. Les hommes furent chassés et remplacés par des moutons dont la laine était nécessaire pour le développement de l'industrie textile.

Il se forma peu à peu toute une armée prolétarienne dont les propriétaires des usines et des fabriques devenaient les véritables maîtres. Les inventions mécaniques destinées à économiser le travail humain et à procurer à l'homme des loisirs lui permettant de développer ses facultés, son intelligence et son goût, les machines, qui devraient être, pour l'homme, de véritables esclaves de fer, sont devenues, au contraire, sous le régime capitaliste, ses pires ennemies, ses concurrentes, le moyen le plus puissant de son exploitation et de son esclavage. La machine détruit d'innombrables petits métiers. La fabrique met sur le pavé l'artisan. Et la société se divise

de plus en plus en deux classes : d'un côté, les propriétaires des instruments de travail, les fabricants, les usiniers, les maîtres de forge et de l'autre, les salariés, les sans-propriété, les ouvriers, les prolétaires.

Toute classe qui possède les instruments de travail cherche à s'emparer du pouvoir politique, de l'Etat et de la force armée, pour assurer sa propriété exclusive, sa propriété-monopole. Le pouvoir économique entraîne le pouvoir politique. Le propriétaire foncier exploitant directement le paysan ignorant, dispersé à travers les campagnes, sans habitude d'organisation, préfère le pouvoir absolu de la monarchie. Le propriétaire des instruments mécaniques ayant affaire à une société plus développée, ne pouvant pas se passer du concours de la science et exploitant les ouvriers concentrés dans les villes, est obligé d'avoir recours, pour maintenir sa domination à la monarchie parlementaire ou à la République. Mais monarchie ou République capitaliste, c'est toujours le pouvoir politique au service de la propriété privée, c'est toujours la force armée à la disposition des intérêts des classes privilégiées. *Qui a propriété, a pouvoir.* Le prolétariat est une classe de non-propriétaires. Et il est privé aussi du véritable pouvoir politique. Mais cette situation ne peut pas durer éternellement. Le prolétariat finit par comprendre qu'il est la dupe et la victime d'un régime qui ne vit que par lui et qui l'exploite impitoyablement.

IV

LA CONQUETE DU POUVOIR

La société capitaliste ne peut exister sans le prolétariat. C'est le prolétariat qui met en mouvement le formidable outillage mécanique. Le prolétariat assurant

le fonctionnement de la grande production, travaillant dans les grandes usines et les immenses fabriques, crée le travail organisé sur des bases collectives. La production moderne est une production de masses. Cependant le profit en est individuel, c'est-à-dire que les richesses produites collectivement sont accaparées par des capitalistes individuels.

Aussitôt que le prolétariat prend conscience de ce fait, de ce scandale permanent de la société capitaliste, il commence à se révolter contre un état de choses qui assure au capitaliste la part du lion. Et il revendique son dû.

Cependant, le prolétariat moderne ne veut pas retourner à son ancien métier. Les prolétaires travaillant dans une mine, dans les hauts fourneaux, à une voie ferrée ne peuvent pas demander le *partage* de la mine, du haut fourneau et du chemin de fer. Ce sont des grands organismes de production qui fonctionnent comme des organismes vivants et ne sauraient être coupés en morceaux sans cesser de vivre et de produire.

Voilà pourquoi le prolétariat demande la propriété sociale, la propriété communiste, c'est-à-dire la mise en commun des grands instruments de travail, du sol, du sous-sol, des usines, des fabriques, des chemins de fer, etc., etc. A travail collectif, propriété collective. La collectivité doit posséder ce que la collectivité produit. Le prolétariat devenu maître des instruments de travail cesse d'être l'esclave du capitaliste. La machine cesse d'être sa rivale, pour devenir son auxiliaire, son aide, son amie. Elle lui assure du loisir pour développer toutes ses facultés. D'un esclave, d'un instrument vivant, l'ouvrier devient un homme conscient, maître de lui-même. Il supprime l'exploitation de l'homme par l'homme. Il établit l'égalité sociale ; à la lutte contre le patron, il substitue la lutte contre les forces de la nature, contre

sa propre ignorance. Il arrache à la nature ses secrets et multiplie sa propre force qui est celle de toute la société.

Mais la classe capitaliste ne cédera pas de bon gré sa place au prolétariat. Pour transformer la propriété, il faut lui arracher son pouvoir politique, son instrument d'oppression et qui, entre les mains du prolétariat, devient l'arme de l'émancipation de tous les producteurs. Le prolétariat, en s'emparant du pouvoir politique par la voie révolutionnaire, ne fait que suivre l'exemple des classes qui l'ont précédé. Toute classe a besoin du pouvoir politique pour sauvegarder la forme de propriété qu'elle représente. Par cela même que le prolétariat assure la propriété sociale, c'est-à-dire, en définitive, la propriété de tous, son pouvoir politique est également le pouvoir de tous les producteurs et il ne s'exerce d'une façon violente que contre les parasites et les contre-révolutionnaires, qui ne font qu'un.

V

LA VICTOIRE DU COMMUNISME

La victoire du prolétariat communiste n'est pas seulement désirable. Elle est aussi pratiquement possible et historiquement certaine. La victoire du communisme est *désirable* parce que le communisme seul mettra fin à l'exploitation de l'homme par l'homme et de la femme par l'homme. Seul le communisme supprimera la lutte pour le partage du globe, entre les continents, les races et les nations. Le communisme seul mettra fin à la guerre et à la misère, aux innombrables injustices dont est saturée notre vie quotidienne.

En effet, la société actuelle, basée sur l'égoïsme aveugle, réalise le maximum de l'absurdité ! En haut, une

petite minorité de possédants qui ont tous les moyens de bonheur, mais incapables d'en profiter. Car ils sont condamnés à vivre isolés du peuple travailleur qui les hait. Ils passent leur vie à trembler pour leurs privilèges et à combattre tout mouvement d'avant-garde qui menace le régime du privilège. De plus en plus, ils sont obligés de vivre comme dans une forteresse assiégée. Se condamnant, par leur richesse, à une vie oisive qui répugne à la nature humaine, ils ne jouissent, pour la plupart, ni de la santé physique, ni de la santé morale. L'ennui, qui leur fait chercher toutes sortes de faux plaisirs, souvent grossiers, ou grotesques, est le lot habituel des riches privilégiés de notre régime.

D'autre part, l'immense majorité des producteurs, ouvriers et paysans, sont condamnés aux travaux fastidieux qui minent leur santé, travaux sans joie engendrant d'innombrables maladies et des accidents professionnels. Le chômage guette la classe ouvrière au tournant de chaque crise économique qui survient périodiquement. La tuberculose, fille de la misère, la décime. L'alcoolisme, où l'ouvrier surmené cherche l'oubli de sa vie misérable, l'empoisonne et contribue à sa dégénérescence physique et morale. La vie d'un ouvrier est presque deux fois moins longue que celle d'un riche. Vie gâchée et sans bonheur chez les classes riches, impossibilité d'une vie normale chez les classes exploitées — voilà le tableau véridique d'une société basée sur la lutte des classes, des races, des nations et des individus. Cette société se trouve toujours dans un état de déséquilibre qui l'a fait justement comparer à une pyramide renversée sur la pointe avec la base en l'air. On peut dire de notre société qu'elle est une maison à l'envers avec les caves à la place du toit. Ce ne sont pas les classes productrices, créatrices de la vie, qui la gouvernent, mais les classes et les couches parasitaires qui la dominent

et l'oppriment. La classe des producteurs, en prenant possession de la société, rétablira l'équilibre et mettra chaque chose à sa place.

La science moderne a créé des ressources infinies de bien-être et de bonheur. Appliquée à multiplier les commodités de la vie, elle aurait pu faire de notre vie un véritable paradis social. Par la faute de notre régime absurde, l'humanité se débat dans un véritable enfer social. Les hommes, au lieu de coopérer à l'édification d'une maison commune habitable, sont, au contraire, occupés à s'entre-dévorer, et à s'empoisonner mutuellement la vie. Il en résulte un gaspillage de forces sociales et individuelles effrayant. Le communisme, en supprimant la cause même des luttes et des rivalités — la propriété privée — fondera une nouvelle société basée sur les principes d'économie organisée. Il supprimera tout gaspillage, tout travail improductif, abolira les conflits d'intérêt en faisant fonctionner l'autorité collective non au profit d'une classe, mais au profit de la société tout entière.

Le communisme est donc, à tous les points de vue, *désirable.*

Il est aussi *possible.* Car il correspond aux intérêts collectifs, au bon sens, au désir commun de bien-être, à l'intérêt de la classe productrice qui forme l'immense majorité dans chaque pays.

Le communisme est possible. Car, de plus en plus, les hommes s'associent pour mettre leurs efforts en commun. Toutes sortes d'associations d'ordre politique, intellectuel et moral habituent l'homme à organiser son travail et sa vie.

Le communisme est possible. Car les forces productives, grâce au machinisme, ont atteint un degré inouï de développement. On n'a qu'à les mettre en œuvre au profit de tous pour assurer le bien-être complet à tous

les membres de la société. Le communisme devient de plus en plus possible avec l'éducation sociale de la classe ouvrière organisée en parti politique de classe, en syndicats et en coopératives. L'organisation rationnelle de la production s'impose avec le développement de la conscience et de la solidarité entre les producteurs.

Mais le communisme est non seulement désirable et possible : il est aussi *une nécessité historique*. Il est l'aboutissement inévitable de toute l'évolution historique, économique aussi bien que politique, intellectuelle aussi bien que morale.

Sur le terrain économique, la société moderne tend à la concentration de la production. Les grandes entreprises, plus viables et plus profitables, absorbent, de plus en plus, les petites et moyennes entreprises. L'usine gigantesque supprime le petit atelier, le grand commerce domine la petite boutique, la haute banque triomphe de la petite banque. Le communisme est la conclusion logique de cette concentration. Car il remplace le monopole de la minorité possédante par la propriété collective.

L'immense armée des producteurs s'empare de la production déjà concentrée, préparée par son mécanisme même, à passer dans les mains de la collectivité ouvrière et paysanne.

Le même phénomène d'organisation sur des bases collectives, s'observe sur d'autres terrains : social, politique et intellectuel. Les campagnes se vident au profit des villes où les hommes vivent une vie sociale très intense sillonnée par toutes sortes d'organisations et de liens collectifs. L'Etat, forme suprême de la concentration politique, domine de plus en plus la vie individuelle et sociale. La croissance prodigieuse de son budget, qui menace d'absorber presque tout le revenu dit national, en est la meilleure preuve. Cet Etat est aujourd'hui un

Etat des classes privilégiées, un instrument d'oppression. Le prolétariat, en le détruisant, lui substitue son propre Etat qu'il met au service de tous les travailleurs des villes et des champs.

L'instruction publique, le développement de la grande presse, la vulgarisation littéraire et scientifique sont autant de facteurs de concentration intellectuelle, qu'il s'agit de canaliser et de diriger vers un but social : le développement intellectuel d'une société de producteurs travaillant pour le bien-être de tous et de chacun.

VI

CE QUE DISENT NOS ADVERSAIRES

Nos adversaires disent que nous ne sommes pas des hommes pratiques. Nous serions des rêveurs, des chimériques, des hommes d'imagination. Nos adversaires nous opposent la « nature humaine ». Et ils s'expliquent : « Vous voulez, nous disent nos contradicteurs, — qu'ils soient savants ou ignorants, académiciens ou gens du peuple — changer la société, assurer à tout le monde le bien-être et l'égalité des droits. Vous oubliez, malheureux, la nature humaine ! L'homme est méchant, égoïste. Il n'aime que lui-même. Vous n'arriverez jamais à changer l'homme. Votre idéal est beau. Vos intentions sont excellentes. Mais la mariée est trop belle pour l'homme qui est trop laid ».

A quoi les communistes répondent : On a opposé le même argument de la nature humaine aux adversaires de l'esclavage et du servage, à l'exploitation économique barbare de l'Antiquité et du Moyen Age. On invoquait également la nature humaine pour défendre la monarchie absolue, la servitude politique de l'immense majorité de la nation.

Les plus grands penseurs anciens, Aristote et Platon, défendaient l'éternité de l'esclavage avec l'argument de la « nature humaine ». Ils disaient : « C'est la nature humaine qui a fait que les Grecs, peuple civilisé, ont transformé les barbares vaincus, tous les autres peuples, en esclaves. C'est la nature humaine qui crée des maîtres et des esclaves. C'est la nature humaine qui exige l'inégalité parmi les hommes et la domination des uns sur les autres. »

Or, l'esclavage a été aboli. Et la nature humaine n'a pas protesté. Tout au contraire. Ceux qui voudraient rétablir l'esclavage, sous la forme antique, seraient considérés, aujourd'hui, comme des ennemis du genre humain. Et on leur dirait qu'ils entreprennent une chose contraire à notre nature, qui ne tolère plus l'esclavage.

Cependant, il faut être juste, même envers le passé. La situation de l'esclave dans l'Antiquité, surtout quand les esclaves étaient peu nombreux, était meilleure que celle des ouvriers sans travail. Car le maître considérait son esclave comme une propriété qu'il faut ménager. Il lui assurait les moyens d'existence. Et souvent, s'il était bienveillant, il le traitait en membre de sa famille.

Tandis que la société capitaliste condamne à la misère du chômage et à la famine ceux qu'elle ne peut pas employer pour augmenter ses richesses.

C'est une grossière erreur de dire que la nature humaine ne change pas. Tout change dans la nature et dans la vie. Tout se transforme. Le mouvement est la loi universelle de tout ce qui existe. C'est la conclusion de toutes les sciences de notre temps : la science des corps célestes (astronomie), les sciences naturelles et biologiques, les sciences sociales et historiques. Tout évolue, tout se modifie, d'une manière constante. Comme disaient les anciens : « Tout coule. On ne descend pas deux fois le même fleuve ». On ne rencontre pas deux

fois le même homme, car, entre deux rencontres, il a vieilli, il a changé de constitution, d'âge et de caractère, ce n'est plus le même. L'espèce humaine, elle aussi, a varié. Elle descend des animaux inférieurs. Les planètes mêmes, le soleil, la lune, ne furent pas toujours ce qu'ils sont aujourd'hui. Notre terre a subi d'innombrables révolutions géologiques.

L'histoire humaine est un perpétuel changement.

L'esclavage fut remplacé par le servage de l'Ancien Régime. Le servage a dû céder la place à notre salariat, qui est « la dernière forme de l'esclavage ». Et le salariat cédera la place au communisme, qui est la fin de toute exploitation de l'homme par l'homme, la fin de tout esclavage.

Si tout change, si tout se transforme, si tout se modifie, comment peut-on admettre un seul instant que la forme actuelle de la propriété restera toujours la même ? C'est précisément cela qui serait contre nature. Regardez autour de vous et comparez ce que vous voyez avec ce qui existait autrefois. Le globe est sillonné de voies ferrées. Les océans sont traversés par des « palais nomades ». L'homme a conquis l'air et s'y tient comme sur la terre. On vole d'un continent à l'autre. La fée électricité répand partout une lumière éblouissante. La télégraphie sans fil communique, en quelques minutes, les nouvelles d'un bout du monde à l'autre. Nous pouvons communiquer avec d'autres hommes, de vive voix, à des milliers de kilomètres. Tout dans notre vie a changé et l'on voudrait maintenir la société seule dans son ancien état barbare de lutte et de misère !

Il est naturel que des hommes qui vivent sous un régime ne croient pas à la possibilité d'un autre régime ; les uns parce qu'ils s'y trouvent bien, les autres parce qu'ils sont ignorants et ne réfléchissent pas. A la veille de la prise de la Bastille, on croyait en France la mo-

narchie assurée à jamais. Avant la Révolution de 1917, on ne croyait pas, en Russie, à la possibilité de la chute du régime tsariste. Avant la Révolution d'Octobre, personne, en Russie, ne pouvait croire que le prolétariat arriverait aussi rapidement au pouvoir et qu'il s'y maintiendrait plus de quelques semaines. Dans le monde entier, on ne voulait jamais admettre qu'un jour la Chine se mettrait en mouvement et formerait les Soviets.

Il y a à peine un siècle les hommes d'Etat les plus éminents raisonnaient comme nos arrière-grand'mères en disant : « On ne verra jamais de voitures sans chevaux ». Les chemins de fer, les automobiles et les avions se moquent de leurs prévisions pessimistes. Et nous sommes obligés de conclure, sous l'avalanche de faits sans nombre, qu'il ne faut jamais désespérer du progrès humain. Ce qui nous paraît impossible aujourd'hui, devient possible demain. L'utopie d'aujourd'hui, c'est souvent la réalité de demain.

Autres objections au communisme. On nous accuse de vouloir supprimer la liberté ! Mais, où est-elle, cette fameuse liberté ? L'ouvrier est-il libre de ne pas aller à l'usine pour y travailler au profit du capitaliste ? L'employé est-il libre de ne pas se rendre à son bureau, à heure fixe ? Le médecin est-il libre de ne pas attendre les malades qui le font vivre ? Le capitaliste lui-même est-il libre de ne pas exploiter « ses » ouvriers s'il veut augmenter sa fortune et « maintenir son rang » ? La presse capitaliste est-elle libre de ne pas mentir si elle veut continuer à toucher ses subsides ? Le gouvernement capitaliste est-il libre de ne pas envoyer de troupes sur les champs de grève, sans être chassé à coups de bottes par le Capital qui les paie ? Les troupes sont-elles libres de ne pas marcher contre les grévistes ? Les peuples sont-ils libres de s'abstenir lorsque les Tardieu, les Mussolini, les Hitler décident de mobiliser des millions d'hommes pour s'entr'égorger ? Le petit commerçant

est-il libre de ne pas se laisser ruiner par les Bon Marché et les Louvre ? Le paysan ruiné par le fisc et l'usure est-il libre de ne pas déserter la campagne où il crève de faim ?

Il n'y a pas de liberté où il n'y a pas de propriété pour tout le monde, où l'homme est l'esclave de l'homme, où l'Etat capitaliste dispose de notre vie et de nos biens. La liberté, dans notre société, est un mot vide de sens, une phrase creuse, un mensonge.

Seule, la société communiste, mettant le sol, le sous-sol et toutes les machines au service de tous ceux qui cultivent la terre et travaillent dans les usines, assurera la liberté réelle à tous. Car ils seront alors leurs propres maîtres. Ils ne travailleront que pour eux-mêmes. Les casernes seront remplacées par des usines, et les soldats esclaves par des producteurs. Pour vivre, les ouvriers et les paysans de tous les pays n'auront pas besoin de se détruire mutuellement. L'Etat, chien de garde des riches, disparaîtra en même temps que ses parasites dont il assure les privilèges.

Après avoir travaillé pour produire ce qui est nécessaire à la vie, le producteur, membre de la cité communiste, sera libre d'employer son temps à sa guise. Tous les biens de la nature, libérés du joug des propriétaires, toutes les richesses inépuisables de la science et de l'art humain seront à sa disposition. La société n'aura d'autre souci que de multiplier les commodités et les joies de la vie, de perfectionner les instruments de travail pour créer à l'homme plus de loisir, plus de lumière, plus de bonheur. La liberté cessera d'être un mot pour devenir une réalité, un fait quotidien, le bien de tous.

On nous dit encore : Si l'homme n'a pas l'aiguillon de la faim et l'appât du profit pour le faire travailler, il deviendra paresseux. En disant cela, on oublie la né-

cessité de se nourrir, de se vêtir, de se loger. Ceux qui ne travailleront pas ne mangeront pas. On oublie également que la paresse n'est pas le fait d'un homme sain. On n'a qu'à observer les enfants, qui ignorent le repos.

La paresse est un fléau social, fille légitime de notre régime qui est une prime à la paresse. Car il assure toutes les richesses à ceux qui travaillent le moins possible, aux privilégiés oisifs, aux parasites sociaux. La paresse vient enfin des conditions intolérables du travail forcé et excessif, dans les usines insalubres et infectes. Comment travailler de bon cœur lorsqu'on travaille pour enrichir les autres ? Quand les producteurs sauront que les produits de leur travail leur appartiennent, ils se débarrasseront vite du dégoût que leur inspirent les travaux forcés dans une société absurde et malfaisante. Le travail bien réglé et mesuré deviendra attrayant. Il deviendra un plaisir et une joie. Car le travail est nécessaire à la santé physique et morale de l'homme. C'est la science moderne qui établit cette nécessité vitale du travail.

Il y a aussi le prétendu « argument russe ». On dit, ou plutôt on disait : « Voyez la Russie. Le communisme a ruiné ce pays. La famine et la souffrance y règnent en souveraines ». On ne le dit plus maintenant, en face des immenses progrès techniques et économiques accomplis pendant les dernières années, en face d'une nouvelle Russie avec ses usines géantes, avec ses millions de machines agricoles.

La guerre et la contre-révolution ont ruiné la Russie. La double guerre y a duré sept ans. Aucun pays du monde n'aurait pu résister à une guerre aussi longue. Cependant le prolétariat reste maître de la situation. Il a vaincu le monde capitaliste. Il a chassé, anéanti tous les généraux contre-révolutionnaires soutenus par la réaction mondiale, par les capitalistes de tous les pays.

Le communisme a supprimé le banditisme et le désordre. Il a assuré la sécurité extérieure et intérieure. Les adversaires de bonne foi reconnaissent aujourd'hui que seul le communisme peut gouverner la Russie et la sauver.

Les communistes construisent la nouvelle Cité du Travail au milieu de difficultés inouïes. Des hordes contre-révolutionnaires ont détruit pendant des années les voies ferrées, les usines, les machines, fait sauter les ponts, incendié les stations électriques. Néanmoins, les prolétaires n'ont pas abandonné leur œuvre gigantesque, leur tâche glorieuse. Ce sont des maçons formidables qui, tout en essuyant des coups de feu de l'intérieur et de l'extérieur, continuent à élever leur maison.

L'exemple soviétique nous fortifie et nous prouve avec éclat ce dont est capable un prolétariat héroïque et conscient. C'est pour la première fois que le communisme moderne sort du domaine de la théorie pour entrer dans celui de la pratique. Il a prouvé, non par des arguments, mais par des faits, sa vitalité. C'est même la raison pour laquelle le monde capitaliste s'acharne contre l'Union soviétique. Les capitalistes ne peuvent pas admettre qu'une société basée sur le travail libre puisse exister et surtout prospérer. Ils craignent la contagion de l'exemple pour « leurs » ouvriers qui continuent à être les esclaves du Capital.

La réaction monarchiste n'a pas pu empêcher la diffusion des idées révolutionnaires à travers le monde pendant tout le XIXe siècle dominé par la grande Révolution française. La réaction bourgeoise n'empêchera pas la victoire du socialisme en U.R.S.S. et dans le monde entier.

VII

LE COMMUNISME ET LA REVOLUTION

On nous dit aussi : « Vous voulez la révolution. Vous êtes partisans de la violence ». Or, c'est pour sauver l'humanité de la violence chronique des guerres de classes, que nous déclarons la révolution inévitable et salutaire. Comparez ce que coûtent, en vies et en souffrances humaines les guerres, aux sacrifices imposés par les révolutions. C'est une goutte dans un océan de sang et de larmes.La Terreur de 1793 a emporté quelques milliers de victimes. Les guerres de Napoléon en ont valu à l'Europe près de quatre millions. La guerre mondiale a fait tuer près de quinze millions d'hommes et en a fait mutiler trente millions.

Qui dit révolution, dit changement profond, changement de système politique et économique. C'est en se refusant au massacre de ses frères de misère que le peuple russe a accompli la Révolution. Quand la conscience populaire se désolidarise du régime, la force armée passe du bon côté de la barricade, et le peuple a vaincu.

La plus grande révolution sociale — la Révolution d'Octobre — s'est accomplie presque sans effusion de sang. L'armée est passée du côté de la Révolution. Le sang qui a coulé en Russie a été versé par la contre-révolution. Que celle-ci en porte seule la responsabilité ! Nous ne prêchons pas le culte de la force brutale à la manière fasciste. Nous ne faisons que constater trois grands faits historiques :

1° Un régime qui a fait son temps ne saurait être sauvé par des améliorations partielles, par un replâtrage, en un mot par des réformes : il faut un changement de base, une transformation fondamentale;

2° Jamais une classe dominante n'a cédé de bon gré sa place à une nouvelle classe appelée à la remplacer dans la direction de la société, sans la pression d'une force supérieure, de la violence. Les classes et les régimes ne se suicident pas. Il faut les pousser dehors par la force. C'est l'histoire de toutes les révolutions ;

3° Pour changer de régime, il faut s'emparer du pouvoir politique. L'exercice révolutionnaire du pouvoir politique s'appelle dictature du prolétariat. Une nouvelle classe s'emparant du pouvoir, impose sa volonté à la classe déchue. La bourgeoisie s'est débarrassée de la classe féodale par un pouvoir dictatorial. Aujourd'hui, elle en use contre le prolétariat parce qu'il s'agit de la fin de sa domination et de l'avènement au pouvoir de la classe ouvrière alliée à la paysannerie. Le prolétariat vainqueur détruit l'Etat bourgeois, appareil de domination de classe de la bourgeoisie, et élève sur ses décombres l'Etat prolétarien qui accorde la liberté réelle à tous les travailleurs, à tous les producteurs.

Pour éviter l'effusion du sang populaire, dont les communistes sont avares, il n'y a qu'un seul moyen : le développement de la conscience et de l'organisation de la classe ouvrière. Plus les ouvriers et les paysans seront conscients et organisés, moins ils auront besoin d'employer la violence. La violence révolutionnaire ne devient *inévitable* que parce que les classes dominantes opposent *leur* violence réactionnaire, qui est *chronique,* à la classe révolutionnaire, au prolétariat, qui revendique ce qui doit lui appartenir : les instruments de travail. C'est une nécessité historique.

VIII

LE COMMUNISME ET LES PAYSANS

Pour rendre impossible la révolution prolétarienne, on cherche à dresser les paysans contre les ouvriers. On dit aux petits paysans propriétaires que nous voulons les déposséder de leur instrument de travail, de leur petit lopin de terre. C'est une calomnie. Le communisme rend la terre aux cultivateurs. Seuls seront expropriés les gros propriétaires parasites pour lesquels la terre n'est qu'un capital qu'ils font valoir par le travail des autres. En France, nous mettrons fin à ce scandale que les trois cinquièmes du sol sont possédés par 69.000 familles, tandis que sept millions de petits paysans ne disposent que des deux cinquièmes, c'est-à-dire de moins de la moitié du sol français.

Les petits cultivateurs qui travaillent dur sur leurs terres comprendront facilement tous les avantages de la coopération agricole, de l'achat en commun des engrais, de l'usage en commun des machines, etc., etc. Les communistes leur fourniront tous les moyens de production perfectionnés, les initieront aux procédés de la grande culture moderne, à gros rendement, en multipliant les coopératives de production agricoles, les kolkhoz (exploitations agricoles collectives).

Aucune violence ne sera employée envers les paysans vivant de leur travail. Ils aideront leurs frères des villes qui, eux aussi, pour la plupart, sont d'origine paysanne. La solidarité entre l'ouvrier et le paysan sauvera le monde. Le paysan a besoin des produits des usines. Les ouvriers ont besoin du blé. Les uns ont donc besoin des autres. En attendant l'établissement, sur de nouvelles bases, d'une société qui ne connaîtra qu'un peuple producteur travaillant, tantôt dans de vastes usines bien

aérées, tantôt dans des champs avec des instruments perfectionnés, à la fois travailleur manuel et intellectuel, la ville échangera sans tromperie ni spéculation, ses objets fabriqués avec la campagne.

Ce sont les gros, les riches, les privilégiés, les parasites et leurs journalistes à gages qui excitent les paysans contre leurs frères des villes. Pendant que le paysan se bat contre l'ouvrier, l'exploiteur commun fait les poches de l'un et de l'autre. La paix entre l'ouvrier et le paysan, ces deux bras de la société productrice, est nécessaire pour libérer l'un et l'autre du joug commun des capitalistes.

IX

LE COMMUNISME ET LA SCIENCE

Sous le régime capitaliste, les savants et les hommes de lettres, les ingénieurs et les techniciens forment presque une caste à part, au service des hommes d'argent. C'est la domesticité dorée du Capital, les exploités et les asservis en redingote et en chapeau haut de forme. La science, respectée en parole, est l'esclave des riches, dans la pratique quotidienne de la vie.

Le communisme émancipera la science. Il lui accordera la première place dans la société. Car plus le travail est productif, autrement dit plus scientifiquement il est organisé, plus il profite à tous. Dans la société capitaliste, la machine n'est introduite que lorsque le capitaliste y trouve son compte, et ce n'est pas toujours le cas. Le communisme, par contre, y trouvera toujours profit. Car améliorer la situation du producteur, lui assurer le bien-être, voilà l'objet de la société communiste.

La société capitaliste a fait de la science un instrument de meurtre, une arme de destruction formidable.

Elle fabrique des poisons de guerre. Ses batailles sont des batailles aériennes et chimiques.

Elle invente des engins d'une force dépassant toute imagination. Bientôt, elle menacera de destruction toute l'humanité. En un mot : le Capitalisme, c'est la destruction de plus en plus scientifique, tandis que le communisme, c'est « la production scientifique ». La science au service de la mort, c'est la société capitaliste. La science au service de la vie, c'est le communisme. La science, réduisant au minimum notre dépendance à l'égard de la nature, rend l'homme libre et heureux.

L'art embellit la vie des travailleurs, orne leurs loisirs, les encourage à l'effort utile et fécond. Aujourd'hui, l'art est le jouet frivole des oisifs, des gavés et des repus, un jouet qu'ils achètent et dédaignent. L'art donne un air de fête au labeur et à la vie humaine. Il remplit l'atmosphère sociale de beauté et de joie. Il attache l'homme à la vie par des liens invisibles de charme et de grâce. Le savant, l'homme de lettres, le technicien, débarrassés des étroitesses et des tares professionnelles, producteurs parmi les producteurs, deviennent le cerveau et le cœur de la vie sociale, harmonieuse. Le génie n'est plus menacé d'ingratitude, le savant original de la persécution de ses rivaux. L'inventeur trouve dans la société avide de progrès le concours nécessaire pour faire valoir ses inventions. La société communiste, c'est le triomphe de la science, de l'art et du génie créateur de l'homme.

X

LE COMMUNISME ET LA PAIX

La guerre mondiale fut l'aboutissement du régime capitaliste avec sa lutte pour le partage du globe, pour

le marché mondial, pour les zones d'influence, pour les richesses et la domination, avec ses haines et ses rivalités de pays à pays, de nation à nation, de continent à continent. Le régime capitaliste, c'est la guerre extérieure et intérieure. Le communisme, c'est la paix. Le communisme ne reconnaît qu'une seule source des richesses et du bien-être : le travail. Or, les travailleurs sont les ennemis de la mort et des ruines. La Révolution d'Octobre a donné l'indépendance absolue à tous les peuples qui ont accepté de vivre en paix avec elle.

Dès qu'elle se fut débarrassée de l'envahisseur contre-révolutionnaire, la révolution prolétarienne a déclaré la paix au monde. Elle ne pense qu'à l'organisation du socialisme. Elle prêche partout la solidarité de tous les travailleurs. Elle est profondément internationaliste. Et sa devise officielle est : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ».

La société capitaliste a divisé le monde en Etats aux intérêts opposés, tantôt alliés les uns contre les autres, tantôt en guerre ouverte. Le monde est morcelé, « balkanisé », hérissé de frontières et de barrières infranchissables. Les poudrières et les mines, placées un peu partout, menacent de faire sauter la civilisation capitaliste. Des conflits éclatent à chaque instant. La sécurité n'est nulle part. On parle de la paix et l'on prépare la guerre. On proclame la nécessité du désarmement et l'on arme de plus belle.

A peine le massacre mondial est-il terminé, qu'on en prépare activement un nouveau, encore plus formidable, plus atroce. L'Angleterre a battu, avec l'aide de la France et des Etats-Unis, son rival économique l'Allemagne. Et déjà elle voit surgir, au delà de l'Océan, un nouveau concurrent, encore plus dangereux pour sa domination mondiale : les Etats-Unis. Elle se défie du Japon qui, à son tour, veut dominer l'Asie, envahir et subjuguer

la Chine. Ce sera un terrible choc des continents où de nouveau, toutes les nations, grandes et petites, seront, bon gré mal gré, entraînées. Ce sera avant tout une croisade du vieux monde contre le pays du socialisme dont le triomphe sonne le glas de l'ancienne société. Ce sera un massacre sans précédent, organisé selon le dernier mot de la science : une guerre de poisons et de flottes aériennes, en un mot, une « guerre totale », c'est-à-dire la destruction totale des hommes, des femmes et des enfants.

Le monde n'a qu'un seul moyen d'éviter ce nouveau massacre mondial : la révolution mondiale, qui remplacera la lutte des nations par la coopération internationale, la défense dite nationale par la lutte contre le nationalisme et la guerre. La propriété privée des instruments de travail provoque la guerre civile. La propriété nationale engendre la guerre internationale. La suppression de la propriété capitaliste fondera définitivement la paix extérieure et la paix intérieure. En supprimant la *cause* fondamentale des guerres : la propriété privée, on supprimera l'effet, la conséquence : la guerre !

L'humanité doit choisir entre le régime capitaliste destructeur et la révolution créatrice qui, par des efforts méthodiques, préparera un monde nouveau sans guerre ni misère. Le prolétariat russe nous a montré comment on peut utiliser la crise du régime issue de la guerre pour conquérir le pouvoir politique.

La guerre mondiale fit ressortir cette contradiction flagrante. Elle a dit aux peuples : « Vous appartenez, corps et âme, à vos patries. Mais les patries ne vous appartiennent pas. Leur sol, leurs richesses appartiennent aux minorités privilégiées. Faites-vous tuer pour la patrie. Mais la patrie ne vous fera pas vivre ». La révolution mondiale fera du globe une seule patrie, une et indivisible. Dans chaque pays, tenant compte des parti-

cularités ethniques et linguistiques, elle assurera l'indépendance de chaque nation, de chaque race, de chaque continent qui, par une libre coopération, travailleront au progrès commun.

Le capitalisme d'après-guerre c'est la paix armée, l'insécurité universelle, le triomphe de la barbarie nationaliste, le protectionnisme, le chômage grandissant, la vie horriblement chère, la dévalorisation de la monnaie, la faillite des Etats, la menace de banqueroute universelle, l'atmosphère empoisonnée de haine et d'esprit impérialiste, préludant à de nouveaux carnages gigantesques.

Le communisme, c'est la paix.

XI

LE COMMUNISME A TRAVERS LES AGES

Le communisme a existé, comme régime de fait, pendant des milliers d'années, chez la plupart des peuples. On considérait que la terre était le bien commun des familles ou des tribus comme l'air, comme le soleil. Actuellement encore, les vestiges de ce communisme primitif existe sur quelques points du globe.

Mais le communisme primitif se distingue du communisme moderne en ceci : le premier avait comme base l'égalité dans la pénurie ou dans la misère. Ses moyens de production étaient primitifs. Il dépendait plus des forces de la nature qu'il ne les dominait.

Le communisme moderne, par contre, suppose un vaste développement des forces productives, un outillage mécanique, la grande production concentrée, une classe ouvrière consciente et organisée en parti politique de classe, en syndicats et en coopératives. L'organisation

solidaire du Parti, des syndicats et des coopératives est la condition nécessaire de la mise en train, avec l'aide de la science et de la technique, de ce formidable appareil productif. Le communisme moderne hérite du capitalisme sa base technique, ses ingénieurs, ses techniciens et les met au service de la communauté. Nous ne pouvons pas entrer dans les détails de l'organisation communiste, qui d'ailleurs s'adaptera à des conditions locales et nationales extrêmement variées.

Les leçons fécondes de la Révolution d'Octobre nous serviront grandement. Il suffit de dire que la grande production capitaliste prépare les conditions techniques les meilleures pour l'organisation nouvelle. La machine est bien montée. Il suffit de la faire marcher au profit de tous.

La production est collective. Il faut que la propriété soit également collective : le prolétariat a mille moyens d'organiser l'administration, le contrôle et la répartition : comités d'usine, syndicats, coopératives et, avant tout, forme supérieure de la démocratie prolétarienne, les Soviets (Conseils des ouvriers, paysans et soldats).

Le communisme est passé par deux périodes :

1. La période utopique;
2. La période scientifique.

Le communisme de la période utopique ignore la lutte des classes. Il croit à la bonne volonté des classes dominantes. Il fait appel à la justice, à la raison, au bon sens. Il se met à la recherche d'un bon tyran, d'un roi philosophe pour réaliser, au nom de la philosophie, la Cité idéale.

Parmi les communistes de la période utopique on compte le grand philosophe Platon (IVe siècle av. Jésus-Christ), Thomas Morus (1478-1535) et Campanella (1588-1639).

Au commencement du XIXᵉ siècle, nous voyons Saint-Simon, d'origine aristocratique, développer avec éclat, une nouvelle philosophie sociale qui mettait l'industrie et le travail à la base de la réforme sociale. Il avait comme but : « L'amélioration physique, intellectuelle et morale du plus grand nombre », c'est-à-dire de la classe des producteurs.

Saint-Simon eut des disciples remarquables (Enfantin, Bazard et bien d'autres). Saint-Simon fut le précurseur du socialisme scientifique. Car il cherchait à baser sa réforme sociale sur l'évolution historique, sur le développement des forces productives, sur des faits et non sur des rêves. L'avenir sort des entrailles du passé et du présent, comme l'enfant des entrailles de sa mère. Le capitalisme, avec toutes ses conséquences, engendre le socialisme.

Parmi les autres précurseurs du socialisme moderne, il faut nommer : Robert Owen, le père de la coopération en Angleterre. Owen chercha à démontrer par des faits et des expériences sociales, cette vérité que le caractère de l'homme est modifiable et change avec le milieu, avec les institutions sociales. Pour transformer l'homme, il faut changer ses conditions d'existence. C'est l'évidence même.

Le Français Charles Fourier et son école ont donné la critique géniale de notre société basée sur le gaspillage et la dispersion des efforts.

Fourier demandait l'organisation harmonieuse de la société sur les bases de la coopération et du travail attrayant. Il ne rejetait pas les passions humaines, mais cherchait à les utiliser pour donner à la vie une ampleur particulière. Il cherchait l'harmonie et l'économie du travail humain. Le travail pénible, le travail-peine, est remplacé chez Charles Fourier par le travail-joie.

P.-J. Proudhon (1809-1865), représentant théorique de la petite bourgeoisie, a débuté par une critique

impitoyable de la propriété capitaliste et de l'Etat. Tout en restant partisan des réformes utopiques, il annonce « la capacité politique de la classe ouvrière ».

Louis Blanc dénonçait la concurrence et l'anarchie capitalistes et réclamait l'organisation étatique du travail. Il fut le premier socialiste à participer au pouvoir bourgeois et il a mal tourné en combattant, avec les Versaillais, la Commune de Paris en 1871.

Avec le *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx et de Friedrich Engels (1847), commence une nouvelle période socialiste : celle du socialisme scientifique. Le socialisme scientifique est un socialisme de classe. Il a comme base théorique l'étude des forces productives, la connaissance de l'économie qui détermine les formes politiques et l' « idéologie » de la société.

La lutte de classe du prolétariat est au centre de l'action. L'étude de la société capitaliste nous montre que de nouvelles forces productives préparent les bases techniques du régime communiste — la grande production mécanique — et la force révolutionnaire qui portera au capitalisme le coup mortel : le prolétariat ! Le socialisme scientifique ne s'adresse pas à la bonne volonté des classes dominantes, mais à la conscience de classe du prolétariat révolutionnaire.

Après Babeuf et Blanqui, la science marxiste préconise la conquête révolutionnaire du pouvoir politique et la dictature du prolétariat.

Proudhon est le père de l'anarchisme. Appartiennent à cette école : Michel Bakounine, Pierre Kropotkine, Jean Grave, etc. Sous l'influence de Proudhon, Georges Sorel et F. Pelloutier fondent le syndicalisme « révolutionnaire » qui substitue le syndicat au Parti révolutionnaire. Proudhon était anticommuniste. Marx a donné, dans sa *Misère de la philosophie,* une critique scientifique du proudhonisme.

La première révolution prolétarienne victorieuse, la Révolution d'Octobre, se rattache, théoriquement et pratiquement, à la conception marxiste. C'est le prolétariat organisé dans le Parti bolchévik qui a la direction du mouvement. C'est grâce au marxisme que la Révolution d'Octobre a pu surmonter tous les obstacles et construire victorieusement le socialisme.

C'est sous la bannière marxiste que fut fondée la Première Internationale (1864). C'est en abandonnant le marxisme que la Deuxième Internationale, fondée en 1889, a fait en 1914, une chute lamentable sous l'influence du réformisme et du chauvinisme. Et c'est en faisant un retour décisif à la science marxiste que la Troisième Internationale, fondée par Lénine en 1919, mènera le prolétariat à la victoire définitive.

LE MARXISME EST-IL PÉRIMÉ ?

Sténographie de la conférence faite le 1er février 1933
aux *Causeries Populaires*

par Charles RAPPOPORT

La théorie marxiste

Camarades,

La théorie marxiste est connue depuis longtemps. En 1918, nous avons célébré le centenaire de la naissance de Karl Marx, né en 1818. Je me le rappelle d'autant plus que j'ai écrit l'article sur le centenaire de Marx à la Santé où j'avais, comme collègue de prison, M. Caillaux, l'auteur du mot à la mode : « Le marxisme est périmé ». Et comme de la Santé je ne pouvais pas signer un article pendant la guerre, je l'ai signé « l'Homme libre ! »

Cette année, nous commémorons le cinquantenaire de la mort de Karl Marx, décédé le 14 mars 1883.

Le marxisme n'est pas une théorie abstraite. C'est l'algèbre de la révolution. C'est la science du prolétariat, classe vraiment révolutionnaire, comme l'a dit Marx et comme nous le voyons chaque jour dans la vie.

Il n'est pas étonnant que ceux qui ont quelque chose à conserver, et qui, par définition, sont conservateurs, ceux qui veulent maintenir le régime existant, combattent la théorie marxiste puisque Karl Marx dit au régime capitaliste : « Frère, il faut mourir ! » (*Rires.*) Et comme le régime actuel ferait plutôt disparaître toute l'humanité que de consentir à disparaître lui-même, il ne se passe pas une année sans qu'il y ait des littérateurs, de savants publicistes, académiciens ou autres, qui s'essaient à réfuter Marx. C'est même devenu une spécialité en Allemagne où il y a toute une catégorie de gens qu'on appelle d'un nom allemand « Marxvernichter » qui veut dire « assassins de Marx », et où tous les ans on voit recommencer le même assassinat. C'est ainsi qu'il existe sur le marxisme toute une littérature qui, par son ampleur, je ne dis pas par sa valeur, dépassera bientôt tout ce qu'on a écrit sur Shakespeare, Gœthe ou Kant, les trois hommes sur lesquels on a le plus écrit.

Les attaques contre Marx ne nous étonnent pas. Marx n'a jamais été autant d'actualité, jamais les idées marxistes n'ont été aussi vivantes qu'aujourd'hui. Je ferai cet exposé du marxisme sans passion, objectivement, parce que Marx le mérite, ayant été un penseur objectif.

Il y a deux choses dans Marx : il y a sa méthode et il y a ses théories.

Nous allons voir d'abord si la méthode est « périmée ».

La méthode de Marx

La méthode de Marx est avant tout la méthode matérialiste, Marx était l'ennemi du verbalisme, même du verbalisme prétendu révolutionnaire. Il était contre tous ceux qui, comme disait le spirituel Alexandre Hertzen en parlant de son ami Bakounine, ont tort « de prendre

le deuxième mois de grossesse pour le neuvième ». Résultat : fausse couche ! Il était contre les émigrés qui après l'échec de la révolution de 1848, voulaient le plus tôt possible recommencer la révolution. Pour que la révolution triomphe, il faut les conditions matérielles nécessaires pour en assurer la victoire. Il était l'adversaire de ceux qui, sous prétexte d'aller vite, pour descendre du sixième étage sautent dans le vide au lieu de prendre l'escalier. Evidemment, c'est une méthode pour aller vite. On arrive plus tôt, mais dans quel état !

Marx appliquait la méthode matérialiste. Il étudiait avant tout la réalité, les conditions matérielles de la vie sociale. Il était en même temps dialecticien. Cela veut dire qu'il reconnaissait qu'il faut chercher dans chaque régime les éléments destructifs de ce régime, qui se développent à l'intérieur même de ce régime, ainsi que les éléments constructifs du régime nouveau. On peut dire que chaque régime existant porte dans ses entrailles le régime nouveau, comme la mère porte l'enfant.

Et si Marx et ses partisans donnent au socialisme le qualificatif de « scientifique », c'est parce qu'ils ont trouvé dans la société capitaliste, dans le régime économique existant, aussi bien les éléments destructifs de ce régime que les éléments constructifs du nouveau régime.

La méthode marxiste est basée sur l'idée de l'évolution aboutissant à la révolution. Or, l'idée d'évolution est à la base de toutes les sciences et de toutes les conceptions modernes, avec cette différence que les évolutionnistes à la Spencer, arrêtent la loi de l'évolution au seuil du régime actuel : tout évolue, sauf le capitalisme ; la loi de l'évolution doit respectueusement s'écarter de la Banque de France et des autres banques ; là, elle perd son autorité ; elle cesse d'être applicable : tout évolue, sauf la propriété et le mode de production capitalistes. Marx, au contraire, avec une logique implacable disait « Non ! Si

tout change, si tout se transforme, il n'y a pas de raison pour que le capitalisme et son mode de production restent au stade qu'ils ont atteint; il n'y a pas de raison pour que l'évolution historique s'arrête au stade capitaliste. »

Est-ce qu'il faut revenir au dogme de l'invariabilité des espèces, de la stagnation de tout ce qui existe, à la vieille géologie, à la vieille astronomie? L'astronomie moderne, la géologie moderne, démontrent que les comètes et les planètes se sont développées graduellement et que la terre est passée par divers stades.

Marx est d'accord avec la théorie moderne de l'évolution qui n'exclut pas le passage rapide de l'évolution à la révolution : la théorie de l'évolution de nos jours admet avec de Vriès les passages brusques, « les sauts » dans la marche régulière » des choses...

Marx n'oppose jamais évolution à révolution. Ainsi, l'enfant, qui se développe dans les entrailles de la mère, vient au monde avec des déchirements sanglants. Jaurès a cherché en vain à persuader la bourgeoisie qu'on pouvait aller au Maroc par voie de « pénétration pacifique ». Malgré sa bonne volonté, sa puissance de persuasion et son honnêteté, il n'a pas pu faire triompher cette idée de « pénétration pacifique ». Vous savez que nous sommes encore en guerre au Maroc... (*Applaudissements.*)

Or, selon la méthode marxiste, selon la dialectique de Marx, il ne faut pas opposer évolution à révolution.

Est-ce que ces idées sont périmées? Est-ce qu'il faut retourner au verbalisme idéaliste? Francis Bacon, un des fondateurs de la philosophie moderne, a dit qu'il y a deux sources de vérité : il y a la méthode des abeilles, tributaires de la matière environnante, des plantes et des fleurs où elles puisent leur miel; et il y a la méthode

des araignées qui tirent tout de leur propre substance. Les idéalistes « ont une araignée dans la tête », c'est-à-dire qu'ils tirent tout de leur tête, ce qui les entraîne à prendre des mots pour des réalités.

A notre époque, on abuse beaucoup des grands mots. Pendant la guerre, on a sorti tout le bagage idéaliste. On nous a dit chaque jour que ceux qui partaient sur le front allaient se battre pour « la justice », pour « le droit », pour « la civilisation »... On continue à faire cet abus de grands mots idéalistes qui sont vides de sens dans la société actuelle. Cet abus a si peu cessé que, hier encore, il y avait à la salle Wagram une réunion des petits et moyens propriétaires, organisée par la réaction. Au nom de quels principes s'est-on élevé contre les revendications socialistes et démocratiques? C'est au nom de *l'égalité* devant l'impôt, c'est au nom des droits de l'homme que les riches demandent à payer autant que les pauvres. Rothschild autant que Rappoport! (*Rires et applaudissements.*)

En effet, au nom des droits de l'homme et du citoyen il faut que le pauvre paie autant que le riche. C'est cette égalité qu'on propose. Et ce sont là des choses vivantes de tous les jours, d'aujourd'hui, d'hier, d'avant-hier. Alors, allez-vous faire à Marx le reproche de n'avoir pas eu confiance dans les mots dont on fait un si grand abus, d'avoir regardé la réalité en face? Ferdinand Lassalle a dit : « dire ce qui existe, c'est déjà un fait révolutionnaire » parce que la réalité travaille pour nous, parce qu'elle contient des éléments explosifs, parce que l'histoire contient de la dynamite, des forces vraiment révolutionnaires qui font sauter les vieux régimes « périmés »...

Donc, au point de vue de la méthode, le marxisme ne peut être considéré comme « périmé ». Elle procède des idées les plus modernes: mouvement, transformation, évolution, révolution.

Marx avait horreur du vide, de l'abstrait, des mots qui peuvent s'appliquer à tout et qui n'expliquent rien, des grands mots qu'on cherche à exploiter pour cacher de petites choses, ou même des choses abominables.

La lutte de classes

La base sociale de la théorie marxiste, c'est la lutte de classes. Marx ne s'est pas contenté, comme les sociologues bourgeois de cette banalité qui consiste à constater que la société se compose d'individus et non de pommes de terre (*Rires*). Il a dit : Non, ce ne sont pas les individus qu'il faut étudier dans la société, ni leurs besoins; ce qu'il faut étudier, ce sont les classes. Quand vous regardez quelqu'un dans la rue et que vous demandez qui est-ce ? Si on vous répond : c'est un homme, vous direz : c'est une mauvaise plaisanterie, et vous n'aurez aucune idée de celui que vous aurez rencontré.Mais si on vous dit : c'est un homme sans travail, c'est un chômeur, alors cela devient clair, vous êtes renseigné; si on vous dit : c'est Ford, ou Citroën (*Rires*), immédiatement vous savez à qui vous avez à faire. (*Applaudissements.*)

On nie encore l'existence des classes. Le *Temps,* dans ses articles de tête — de tête vide — dit : Vous nous parlez de classes, mais c'est périmé, la Révolution française a passé par là, elle a supprimé les classes; tous les hommes sont égaux: Félix Faure a pu devenir Président de la République; rien ne vous empêche de le devenir vous-même; rien n'est inscrit dans le Code pour vous l'interdire, donc les classes sont supprimées.

Le *Temps* oublie jusqu'aux classes des chemins de fer (*Rires*). Il oublie aussi qu'il y a à Paris même des quartiers de classe et que, par exemple, dans celui que j'habite, et qui s'appelle par ironie le quartier de

la Santé, la mortalité est plusieurs fois plus grande que dans les quartiers des classes riches. Il y a même des enterrements de classes, et c'est ainsi que nous promettons au régime capitaliste un enterrement de première classe. (*Applaudissements.*)

En face des événements qui se sont passés depuis la guerre, c'est une plaisanterie macabre que de dire qu'il n'existe pas de lutte de classes.

On voit dans chaque pays une classe ouvrière organisée; on voit aussi surgir le fascisme. Si l'on approfondit les choses, qu'est-ce que cela signifie? C'est la lutte de classes à son plus haut degré. Les classes dominantes ont appris quelque chose de Marx, et surtout de la pratique de la lutte de classes par la classe ouvrière révolutionnaire.

Tant que les gouvernements étaient les gendarmes, les gardiens de la paix sociale, les chiens de garde de la propriété et du régime, on se contentait de charger l'Etat bourgeois de la défense de classe. Mais maintenant, quand, par l'évolution des esprits, par les crises permanentes, on voit que l'Etat peut être menacé sous la pression des masses, ou être mis dans l'impossibilité d'appliquer rigoureusement sa répression contre les nouvelles forces qui se lèvent, alors les classes dominantes, en attirant les inconscients des classes moyennes ou de la classe ouvrière, leur donnent des mots d'ordre soi-disant anticapitalistes, crient contre les capitalistes, contre les banquiers — en ajoutant « juifs » — et s'organisent d'une façon grossièrement démagogique. C'est la défense de classe, c'est la stratégie de classe, c'est ajouter des forces nouvelles de répression terroriste aux forces régulières de l'Etat capitaliste. C'est la lutte de classes sous sa forme la plus violente. Est-ce qu'on peut maintenant nier la lutte de classes? Est-ce qu'on peut nier les revendications de classe?

Marx constate ce fait historique. Il n'est pas d'ailleurs le premier qui l'ait constaté. Guizot, le grand historien contemporain de Marx, a expliqué le développement de la monarchie française par la lutte de classes. C'est le monarque qui s'est appuyé sur la classe bourgeoise pour diminuer l'influence de la noblesse.

Essayez de comprendre l'histoire moderne et d'expliquer sans l'idée de lutte de classes ce qui se passe aujourd'hui en Angleterre, en Russie, en France, en Italie : vous n'y arriverez pas. C'est le facteur indispensable de compréhension de l'histoire.

Même nos adversaires commencent à parler de classes. Les mots « classe », « régime capitaliste » étaient autrefois bannis comme absurdes, ainsi que le disaient les économistes et théoriciens bourgeois. Ils les considéraient comme une exagération des socialistes. Maintenant, tout le monde parle de régime capitaliste ou de capitalisme, et les fascistes sont obligés de se déclarer parti anticapitaliste.

L'économie politique marxiste

Passons maintenant à *l'économie politique marxiste.*

Marx ne commençait pas son traité d'économie politique par des banalités comme : Tout le monde, pour se nourrir, se vêtir, etc., a besoin de produire... Non. Marx commence par définir la marchandise, la société capitaliste, par expliquer la loi de la valeur des marchandises, parce que la richesse de notre régime se compose non de biens destinés à satisfaire nos besoins, mais de marchandises, c'est-à-dire de biens destinés à enrichir une classe déterminée. Marx examine donc quelles sont les lois déterminant la valeur de ces marchandises. C'est le travail. En cela, il est d'accord avec

les grands économistes classiques. Mais Marx précise que ce n'est pas le travail tout court qui détermine la valeur des marchandises. Si vous vous amusez à transporter sur votre dos un sac de farine de Marseille à Paris, sans passer par le chemin de fer, votre travail sera un travail inutile et n'ajoutera rien à la valeur de la farine. Il faut, pour que le travail détermine la valeur d'un produit, que ce travail soit accompli dans des conditions techniques normales. La théorie de la valeur conduit à la théorie de la plus-value par laquelle Marx démontre que le profit capitaliste se compose du travail non payé par le capitaliste, de l'exploitation de « la marchandise » qui s'appelle « force de travail ».

Marx, dans son analyse du régime capitaliste, formule la théorie de la concentration capitaliste, de l'expropriation et de la disparition graduelle des classes moyennes.

Est-ce que ces idées sont périmées? Est-ce que Caillaux peut contester la concentration capitaliste? Est-ce que les trusts ne sont pas des formes modernes de l'économie capitaliste ? et toutes ces forces capitalistes ne sont-elles pas autant de confirmations de la loi de la concentration capitaliste? Le pays le plus capitaliste du monde, les Etats-Unis, n'est-il pas dominé par des magnats du capitalisme comme disait Marx, par ceux qu'on appelle « les rois » : rois du pétrole, des chemins de fer, de l'automobile. Il y a même les rois du cochon ou du bifteck à Chicago. Ce sont de véritables monopoles de toutes les richesses matérielles. Ce sont les grands maîtres qui dominent cet immense pays.

En France, il y a encore une masse de petits propriétaires. Mais quand on examine les chose de près, on voit qu'il y a, par exemple, six grandes banques qui dominent tous les marchés et même qui dominent l'Etat. On ne peut donc pas contester, à notre époque de milliar-

daires, de grandes banques, de grands magasins, de grand commerce, la loi de la concentration capitaliste.

Le réformiste Bernstein, a voulu démontrer que les classes moyennes existent. Il a ramassé tous les livrets de caisse d'épargne de toutes les bonnes pour dire qu'il y a encore là de petits capitalistes. Mais Marx n'a jamais prétendu que le fait de posséder mille ou dix mille francs, c'est être capitaliste ! Pour être capitaliste, selon la définition de Marx, il faut employer les instruments de production pour exploiter le travail des autres et pouvoir vivre sans travailler. Ce n'est pas le cas d'une bonne à tout faire.

Je crois que Caillaux n'a pas lu Marx, tout en déclarant le marxisme périmé. Ce qui est périmé, c'est cette méthode qui consiste à réfuter un grand penseur sans le lire. Bernstein connaissait Marx, il mettait en avant l'argument des sociétés par actions en disant : Il n'y a pas de concentration capitaliste puisqu'il y a tant et tant de millions d'actionnaires. Il n'oubliait que de nous expliquer le mécanisme des sociétés anonymes, où celui qui possède le plus gros paquet d'actions est le véritable maître de la société anonyme, tandis que les autres ne sont que des figurants. (*Applaudissements.*)

Partout, c'est la même chose. Et quand arrive une crise, quand tous les petits « capitalistes » sont balayés, il ne reste que celui qui possède le plus gros paquet ; et s'il manque quelquefois d'argent, l'Etat capitaliste vient à son secours, comme nous l'avons vu récemment. (*Applaudissements.*)

Est-ce qu'à notre époque, depuis la guerre notamment, la disparition des classes moyennes est discutable ? Nous le constatons dans tous les pays. Les partis radicaux ou démocratiques en Angleterre, en France, en Allemagne sont les représentants, les chargés d'affaires

des classes moyennes. Si ces classes étaient florissantes, elles domineraient toutes les autres, tandis que nous voyons le Parti libéral anglais, avec Lloyd George, réduit à l'impuissance. En Allemagne, les démocrates ont disparu. On ne voit plus que deux blocs en présence : le bloc bourgeois réactionnaire d'un côté, et le bloc révolutionnaire du prolétariat de l'autre. En France, les élections de mai 1932 ont envoyé les gauches en majorité totale ? Elles capitulent sans combat devant la réaction bourgeoise. C'est toujours le mur d'argent, c'est toujours les grandes puissances capitalistes qui ont le dernier mot dans les formations ministérielles.

On a publié côte à côte le portrait de Daladier et celui de Mussolini pour montrer leur ressemblance. Mais ces Mussolini de la démocratie, quand les socialistes leur ont proposé, non pas le programme socialiste mais le minimum du programme radical, ces hommes n'ont pu l'accepter. Daladier s'est plaint, il a presque pleuré, et en face du mur d'argent s'est dressé un mur de lamentations... (*Applaudissements.*)

Marx a parlé de l'anarchie de la production capitaliste. N'est-elle pas démontrée par le café du Brésil jeté à la mer ou par le blé dont on a chauffé les locomotives ? Au Brésil on jette des centaines de milliers de quintaux de café dans l'Océan. Il a même fallu dépenser beaucoup d'argent pour cela et ne doit-on pas reconnaître comme vraie l'analyse de Marx qui démontrait que les capitalistes sont condamnés à l'anarchie parce qu'ils ne produisent que pour le profit, pour un marché indéterminé. Allez déterminer l'extension de la clientèle mondiale ! On a dit que les capitalistes étaient assez intelligents pour pouvoir, avec leurs savants, leurs publicistes, leurs experts, déterminer le volume du marché mondial. Mais est-ce qu'on a pu le faire ? Est-ce que la plus grande crise des dernières années ne s'est pas pro-

duite justement dans les pays des trusts. C'est précisément en Amérique, pays des trusts colossaux, que la crise a été la plus colossale.

Cela prouve que le capitalisme ne peut sortir de l'anarchie. Il produit l'abondance. Mais en face, il y a 30 millions de chômeurs, chiffre donné par la Société des nations, qui n'est pas encore communiste. (*Rires.*) Avec leurs familles, cela représente une population de 120 millions au moins. Le chômage n'est-il pas le produit du capitalisme ? Ce phénomène a été démontré avec une admirable precision par Marx quand il traçait le tableau de ces immenses richesses créées par la technique moderne en face d'une armée de réserve de sans-travail crevant de faim à côté de magasins regorgeant de marchandises. (*Applaudissements.*) Est-ce que par hasard cette théorie de la crise du capitalisme est une théorie périmée ? Il faut être de mauvaise foi ou ignorant comme un académicien pour l'affirmer. (*Rires et applaudissements.*)

Un grand nombre d'Américains ont découvert en Amérique la technocratie. Ils ont démontré, avec de nombreuses données statistiques, les merveilles de la technique. On peut faire travailler une usine pendant vingt-quatre heures sans un seul ouvrier et augmenter de 4.000 fois la productivité de certains travaux. Mais Marx, précisément, citait souvent le mot d'Aristote —le plus grand penseur de l'antiquité — qui, pour justifier l'esclavage, disait : « Si on avait inventé des machines à tisser et à faire certains travaux, on aurait pu se passer de l'esclavage ». Marx aimait à citer ce mot pour montrer que nous avons réalisé l'idée géniale d'Aristote. Nous avons de véritables merveilles de productivité ; nous avons des machines à tout faire, nous avons d'admirables machines, c'est un héritage capitaliste que nous ne repoussons pas. Marx a même fait l'éloge de la mission historique

accomplie par la bourgeoisie, qui a fait surgir des villes géantes et créé la production mécanique moderne. Il a écrit cela en 1847. S'il avait vu les miracles actuels de la production, qu'est-ce qu'il aurait dit ! Mais nous avons constaté que ces merveilles techniques, ces admirables machines, au lieu de créer le bonheur social et individuel ne servent qu'à une catégorie de privilégiés et se dressent contre les ouvriers. Chaque nouvelle machine représente une nouvelle hécatombe de travailleurs, des milliers d'ouvriers jetés sur le pavé, sans travail. (*Applaudissements.*)

La rationalisation capitaliste, c'est le rationnement du prolétariat. Plus la société capitaliste est rationalisée, moins vous avez de moyens d'existence. C'est la confirmation de la dialectique de K. Marx qui a démontré que toute société périt de ses propres contradictions. Il a consacré sa vie à l'étude des contradictions inhérentes au régime capitaliste, des abus que le régime engendre fatalement. Et il ne suffit pas de détruire ces abus, comme disent les ignorants, c'est la source même de ces abus qu'il s'agit de détruire : le régime capitaliste !

Marx a démontré que toutes ces contradictions sociales sont inhérentes au mode de production capitaliste, au fait que les moyens de production sont monopolisés par une oligarchie, concentrés entre les mains d'une minorité qui s'enrichit tandis que la majorité, la classe ouvrière, ne peut vivre qu'en vendant sa force de travail à ces propriétaires des moyens de production.

C'est cela que Marx a constaté. Est-ce que ce n'est pas vrai ? Est-ce qu'il y a d'autres moyens de combattre la crise sans détruire les causes mêmes de la crise ? Or, que disent les technocrates ? Ils veulent garder le régime capitaliste, la propriété capitaliste, donc les causes mêmes de la crise, la base même, la source même des contradictions du régime, et en même temps ils prétendent

vouloir en supprimer les conséquences. Mais que se passera-t-il si les technocrates deviennent les maîtres? Ce sera l'économie organisée ou coordonnée, mais elle sera *subordonnée aux intérêts capitalistes.* A la tête de la société, et, à la place des capitalistes, ce seront les grands ingenieurs, les grands techniciens qui domineront, mais toujours en vue de l'exploitation, parce que, du moment que vous laissez les prolétaires dans leur état, dans leur situation d'hommes privés d'instruments de travail, ils seront fatalement esclaves, que ce soit de Ford ou de ses ingénieurs. Il n'y aura rien de changé. Au lieu de la ploutocratie, ce sera la technocratie.

D'ailleurs, Saint-Simon a devancé les technocrates dans une fameuse parabole qui lui a même valu des poursuites judiciaires Il a dit : les rois, les parents des rois, les généraux, les ministres, tout cela peut disparaître, la société ne disparaîtra pas. Mais les techniciens, c'est une autre affaire. Il a reconnu la valeur des ingénieurs, des architectes, des médecins. Ce n'est pas nouveau. C'est, je le répète, l'Amérique découverte en Amérique par les Américains. Mais au lieu de partir d'une prémisse exacte et de voir la raison profonde de cette anarchie capitaliste, de cette contradiction entre le progrès technique et la misère sociale, les « technocrates » se bouchent les oreilles et se ferment les yeux pour pouvoir conserver le régime d'exploitation de l'homme par l'homme.

La politique marxiste

Je passe maintenant au dernier chapitre : *la politique marxiste.*

Marx, se basant sur l'analyse de la société capitaliste ne s'adresse pas à toutes les bonnes volontés, à tous les intérêts prétendus généraux. Comme il base sa sociolo-

gie sur l'existence de classes opposées les unes aux autres, ayant des intérêts antagonistes, il a compris que parmi toutes ces classes celle du prolétariat est la seule classe révolutionnaire. C'est logique. N'ayant rien à conserver, elle n'a pas d'intérêt à être conservatrice. Elle n'a que sa force de travail. C'est donc une classe révolutionnaire. Elle n'a que ses chaînes à perdre et tout un monde à gagner, dit Marx à la fin de son *Manifeste.* Comment voulez-vous que les capitalistes soient révolutionnaires? Avez-vous connu des capitalistes demandant des courtes journées et des hauts salaires? (*Rires.*) Jamais la classe capitaliste ne déclarera qu'elle veut supprimer sa propriété. Il peut y avoir de rares exceptions confirmant la règle, mais jamais une classe ne s'est suicidée.

Marx l'a compris, tandis que les utopistes comme Charles Fourier cherchaient à persuader la bourgeoisie d'être intelligente et d'organiser l'harmonie, la coopération sociales. D'autres, comme Robert Owen, qui a sacrifié des millions pour la réforme sociale, adressaient sincèrement et de bonne foi des lettres, des suppliques au congrès où les monarques étaient réunis, pour prendre des mesures contre-révolutionnaires. Il cherchait à persuader ces monarques qu'en adoptant son projet on pourrait faire l'économie d'une révolution. Il cherchait à persuader les loups de ne pas manger les moutons. Naturellement, on se moquait de lui et ses suppliques sont restées sans conséquences...

Marx n'était pas contre l'action politique. Il n'opposait pas le syndicalisme, l'action économique de la classe ouvrière à son action politique. Il comprenait bien le rôle de l'Etat qu'il définissait ainsi : l'Etat, c'est un conseil d'administration des classes dominantes réuni pour opprimer les classes exploitées, les classes dépossédées. Il ajoutait : il faut détruire cette force, don-

nons le pouvoir au prolétariat — c'est ce qu'on appelle la dictature du prolétariat, donnons le pouvoir d'Etat au prolétariat afin de supprimer les inégalités ou plutôt d'enlever aux oligarchies capitalistes le monopole des moyens de production. Selon lui, il faut supprimer la domination des classes possédantes, exproprier les propriétaires. Et par quels moyens, sinon par la révolution?

C'est de Marx que date le mot de « crétinisme parlementaire ». Marx n'était pourtant pas contre l'action parlementaire. Mais il appelait « crétinisme parlementaire » l'action de ceux qui croyaient pouvoir réaliser ainsi la transformation sociale. Maintenant, le crétinisme parlementaire s'est doublé du crétinisme ministérialiste.

On croit qu'avec de bons ministres on peut transformer la société. Marx le niait. Et l'un des plus grands crimes de la social-démocratie allemande est d'avoir cru qu'à l'aide du « crétinisme parlementaire » et de la participation à l'Etat bourgeois, on pouvait changer le régime social. Or, vous savez dans quel état se trouve actuellement l'Allemagne d'Hitler. (*Applaudissements.*)

Est-ce que ce n'est pas de l'actualité? Est-ce que l'idée de la conquête du pouvoir par la force révolutionnaire est une idée périmée? Jamais un peuple, jamais une classe n'obtient sa libération à genoux. Il faut se mettre debout, lutter, verser son sang si on veut aboutir à son émancipation. (*Applaudissements.*) Ce n'est pas en s'appuyant seulement sur des millions de voix qu'on peut faire l'économie d'une révolution. En 1904, à Amsterdam, Bebel se dressait contre la participation ministérielle que soutenaient les réformistes et demandait qu'on déclare la classe ouvrière « parti de révolution ». Mais quand il s'agissait de définir la révolution, c'était une autre affaire. Il disait au même congrès : Nous augmentons nos voix par millions; quand nous aurons la majorité, la bourgeoisie sera noyée, ce sera un îlot dans un

océan. Nous voyons aujourd'hui « l'îlot » dans la personne de Hitler et ses sicaires. (*Applaudissements.*)

Marx n'a jamais, dans toute son œuvre, employé la phraséologie révolutionnaire. La révolution chez Marx est comme un feu souterrain qui couve sous ses théories. Il a examiné les *facteurs révolutionnaires* sans chercher *des phrases révolutionnaires.* C'est la spécialité de certaines catégories de gens. Ce n'est pas celle de Marx qui ne s'est préoccupé que de constater les faits, ce qui suffit pour en faire ressortir les conclusions logiques : organiser la classe ouvrière avec cette conscience qu'elle est une classe révolutionnaire, qu'elle n'est pas une classe pour négocier, mais une classe pour combattre, comme disait Jules Guesde. Alors, soit dit en passant, on ne devient pas ministre d'Etat, c'est-à-dire membre du conseil d'administration des classes dominantes. Comment ! Vous voulez entrer dans ce conseil d'administration pour assurer les affaires courantes de la bourgeoisie? Comment, pour vous donner un autre exemple de la collaboration de classes, comment, dis-je, Blum peut-il déclarer dans ses discours et articles que nous n'avons aucun intérêt à la faillite du régime bourgeois ? Cependant, Mirabeau lui-même, ce révolutionnaire bourgeois sorti de la noblesse, avait compris que la faillite de la noblesse était une faillite nécessaire pour l'avènement de la bourgeoisie. Et nous ne comprendrions pas que la déconfiture du capitalisme puisse servir le prolétariat ! Notre devoir, notre « mission » historique n'est pas, selon Marx, de sauver le capitalisme de la faillite d'ailleurs inévitable, mais d'organiser et développer la conscience de classe du prolétariat.

Oui, il y aura des souffrances; mais est-ce qu'avec la guerre qui se prépare il n'y en aura pas davantage ? Est-ce qu'on ne nous menace pas d'une guerre d'extermination ? Est-ce que les réformistes aussi bien que les révolutionnaires ne disparaîtront pas dans

la tourmente ? Pouvons-nous avoir confiance dans les palabres des pacifistes de Genève? Est-ce que tout cela n'a pas fait faillite?

Marx l'a prévu en déclarant que le capitalisme est à la base de toutes les guerres modernes, et Lénine, à son tour, a démontré qu'en période impérialiste les guerres sont inévitables. Nous n'avons qu'à constater les faits qui se passent devant nous. Nous voyons l'impuissance de la Société des nations. Malgré la confiance qu'on avait pu mettre au début en la Société des nations, elle n'a pas pu empêcher la guerre en Orient; et si demain l'Allemagne, se fiant aux procédés chimiques si développés chez elle, veut occuper le corridor polonais et faire surgir une guerre, est-ce que la Société des nations pourra l'empêcher?

Le marxisme n'est pas périmé

Marx a dressé son économie contre l'économie classique de la bourgeoisie. Quel était le principe directeur, fondamental, de l'économie bourgeoise? C'était : « laissez faire, laissez passer » ! Mais est-ce qu'il y a quelqu'un encore dans le monde qui puisse accepter ce principe et admettre qu'on dise : laissez faire la guerre, laissez passer la misère? Est-ce que l'individualisme n'a pas fait faillite?

Il y a la théorie des élites, adoptée par M. Caillaux, l'auteur du mot « Le marxisme est périmé ». Les élites, c'est naturellement M. Caillaux et ses amis. Nous, nous disons : Il y a une autre élite, c'est la classe ouvrière, qui commence à penser, à s'organiser, à devenir une force mondiale. Nous avons déjà l'exemple de l'U.R.S.S., et je demande à mes contradicteurs quel a été le sociologue ou l'homme d'Etat ou l'historien qui a prévu l'avènement du prolétariat et le rôle historique qu'il joue en ce moment?

Marx et Engels ont prévu ce rôle historique du prolétariat, et c'était d'autant plus difficile qu'en 1847 le prolétariat n'existait que comme fait social, mais non encore comme organisation consciente de son but historique : la suppression du capitalisme. Marx et Engels n'avaient vu que les débuts de la classe ouvrière, mais grâce à leur analyse géniale, à leur méthode matérialiste dialectique ils ont prévu le rôle historique du prolétariat.

On peut critiquer les difficultés d'un pays représentant la sixième partie du globe et boycotté par tous les autres. Mais il y a là un fait qui existe, c'est que le prolétariat a conquis le pouvoir, qu'il le tient bien et qu'il édifie victorieusement le socialisme. (*Applaudissements.*)

Est-ce que le rôle historique du prolétariat est périmé ? Non, le marxisme n'est pas périmé. Il est vivant, et il vivra partout ! (*Vifs applaudissements.*)

TABLE DES MATIERES

Pages

Préface a la quatrième édition 3
Préface a la cinquième édition 6

Précis du communisme.

I. — L'homme est un être social 9
II. — Notre société est une société de classes 10
III. — Le pouvoir économique entraîne le pouvoir politique 11
IV. — La conquête du pouvoir 13
V. — La victoire du communisme 15
VI. — Ce que disent nos adversaires 19
VII. — Le communisme et la révolution 26
VIII. — Le communisme et les paysans 28
IX. — Le communisme et la science 29
X. — Le communisme et la paix 30
XI. — Le communisme à travers les âges .. 33

Le marxisme est-il périmé?

La théorie marxiste 39
La méthode de Marx 40
La lutte de classes 44
L'économie politique marxiste 46
La politique marxiste 52
Le marxisme n'est pas périmé 56

à nos amis, à nos lecteurs

Depuis sa création, le B.E. a fourni un effort qui a porté ses fruits dans l'éveil de la conscience prolétarienne.

Les diverses collections publiées par nous, sont répandues à des centaines de milliers d'exemplaires.

Nous pourrions faire davantage, mais vous n'ignorez pas qu'un petit tirage, avec une vente et une diffusion médiocres, comporte des prix élevés.

Le bouillonnage (les invendus) écrase littéralement une entreprise populaire d'éditions comme la nôtre.

Notre ambition est de faire connaître à tous les travailleurs français les œuvres classiques du marxisme.

Vous pouvez nous aider dans cette tâche :

1° en formant votre propre bibliothèque de toutes les publications qui vous intéressent;

(Une bibliothèque, dans un foyer, constitue une véritable richesse.)

2° en faisant acheter par vos amis et connaissances les livres qui les intéressent;

3° en commandant des brochures par 10, 20, 50 ou 100 exemplaires (suivant les modalités décrites au verso) et en les plaçant autour de vous;

4° en nous signalant les noms et adresses des camarades susceptibles de faire ce colportage volontaire, des amateurs ou des professionnels;

5° en nous signalant les libraires et les dépositaires susceptibles de s'intéresser à la vente de nos publications et de leur réserver une bonne place dans leurs étalages et vitrines.

Merci pour votre aide.

BUREAU d'EDITIONS.

4, rue St.-Germain l'Auxerrois, Paris 1er

Chèque postal 943-47

Camarades gérants du B.E.

Je viens de lire la brochure ....

....

a) Celle-ci m'a intéressé [1];

b) A propos de laquelle j'aurais à vous faire les remarques suivantes [1]:

....

....

Vos publications m'intéressent et je vous prie de m'envoyer régulièrement votre catalogue et les prospectus pour toutes nouvelles parutions.

Je désirerais vous apporter ma collaboration, attirer l'attention de mes amis et connaissances sur vos livres et brochures.

Vous pouvez envoyer vos catalogues aux adresses indiquées au verso :

a) Sans me nommer [1];

b) Comme venant de ma part [1].

Je sais que l'augmentation de la diffusion permet, d'une part, des tirages importants et à bas prix, et d'autre part, elle permet également d'entreprendre la publication d'œuvres de plus en plus intéressantes et mieux présentées.

A. — Envoyez-moi régulièrement 1 exemplaire de chacune de vos nouvelles publications. A cet effet, je vous envoie une provision de ...... francs que vous porterez à mon compte [1].

B. — Pour faire connaître et diffuser vos publications, envoyez-moi à chaque parution nouvelle ...... exemplaires [2] que je m'efforcerai de placer auprès de mes amis, mes connaissances et mes compagnons de travail. Je vous renverrai chaque fois le montant des brochures vendues.

Adresse complète ....

....

Signature,

---

1. Biffer les mentions inutiles.

2. Pour 1 commande de 10 exemplaires payés vous recevrez 1 exemplaire gratuit.

Pour 20 exemplaires payés vous recevrez 3 exemplaires gratuits.
Pour 50 exemplaires payés vous recevrez 10 exemplaires gratuits.
Pour 100 exemplaires payés vous recevrez 25 exemplaires gratuits.

Ainsi vous pourrez placer contre paiement la plus grosse part et distribuer gratuitement le reste.

Une partie pourra servir à compenser vos divers frais, correspondance, envois de mandat, chèque, etc.

A détacher suivant le pointillé et adresser au Bureau d'Editions, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris-Ier.

Donnez-nous des adresses de Camarades
susceptibles de s'intéresser à nos publications.
Nous leur enverrons des spécimens, catalogues, etc.

Donnez-nous des adresses de libraires,
de dépositaires ou de propagandistes.

Il ne faut négliger aucun moyen
pour faire connaître notre littérature.
Aidez-nous!

Une brochure remplace un orateur.
DIFFUSEZ NOS BROCHURES

La propagande écrite peut pénétrer
dans le moindre petit village.
DIFFUSEZ NOS BROCHURES

Un indifférent à qui vous ferez lire cette brochure
sera demain un combattant à vos côtés.
DIFFUSEZ NOS BROCHURES

Partager nos idées c'est bien!
Mais il faut les faire connaître autour de vous.
DIFFUSEZ NOS BROCHURES

A détacher suivant le pointillé et adresser au Bureau d'Editions, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerois, Paris-Ier.

ADRESSES

de personnes susceptibles de s'intéresser aux publications du **Bureau d'Éditions** communiquées par ....

NOMS ET PRENOMS	ADRESSE EXACTE
1° - Personnes auxquelles nous pouvons écrire de votre part, ou leur envoyer spécimens, catalogues, prospectus, etc.	
2° - Personnes auxquelles nous devons écrire sans vous nommer	

Ce bulletin doit être envoyé au **BUREAU D'ÉDITIONS, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris - 1er**

ABC DU MARXISME

L'éducation ouvrière fait de rapides progrès. Mais il manquait en France une collection spécialement destinée à l'étude des grands problèmes de la théorie marxiste.

Cette lacune est actuellement comblée. La collection l'*A.B.C. du Marxisme* donnera en brochures d'un prix modique l'étude élémentaire de l'ensemble du marxisme.

Les brochures vont paraître au rythme d'une par mois.

Toutes les écoles et cercles d'études ouvriers doivent se servir de ces excellentes brochures qui mettent à la portée de la masse les enseignements fondamentaux de la science prolétarienne.

Déjà parus :

A. Bonnet et S. Ingoulov. — *L'agonie du Capitalisme* 1 50

Comment est organisée la société capitaliste. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde capitaliste. Ce qui se passe au pays des Soviets. L'impérialisme mondial et l'U.R.S.S.

S. Martel. — *Le Communisme, société future* 1 »

Qu'est-ce que le communisme et le socialisme? Comment s'effectue le passage du capitalisme au communisme.

S. Ingoulov et L. F. Boross. — *L'édification du Socialisme* 1 50

L'industrialisation de l'U.R.S.S. L'édification du socialisme à la campagne. Aspects de la vie nouvelle.

S. Martel. — *Les chefs du prolétariat mondial* 1 50

Le Socialisme scientifique. La vie de K. Marx et celle de F. Engels. Lénine, sa vie, son œuvre, Staline.

En préparation : *Le Parti du prolétariat; Les étapes du Bolchévisme; Le Socialisme et les paysans; Le Prolétariat et les peuples opprimés.*

BUREAU D'EDITIONS

4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris-Ier. Ch. postal : 943-47.

Prix : 1 fr.